— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —

I/O — WWW.IOGAZETTE.FR

mardi 21 juillet 2015

N°17 — AVIGNON 2015

i/o

17

LE QUOTIDIEN DU FESTIVAL IN / OFF

Numéro 17 / Théorie des prodiges — Z'Ombres — Un homme debout
Narcisse — Fugue — Lilian Lloyd — Arnaud Laporte — Lettre à Alain F.

© Aglaé Bory

— FOCUS —

THÉORIE DES PRODIGES

LE CANTIQUE DU QUANTIQUE

— par Mathias Daval —

Dans la foultitude déconcertante des pitreries grasses, des psychodrames autofictionnels et des resucés de Shakespeare à la sauce techno-plastique, il subsiste dans le OFF du Festival d'Avignon quelques moments de grâce. Bénies soient les Hivernales d'avoir offert au spectateur cette « Théorie des prodiges » !

L'enivrant projet de Marcia Barcellos et Karl Biscuit, brouillon d'un vaste travail chorégraphique destiné au palais de Chaillot en 2016, est à la danse ce que « Gödel, Escher, Bach », de Douglas Hofstadter, est à la littérature : le croisement exact et sensible de la science et de l'esthétique. À peine le rideau s'ouvre-t-il que nos sept chakras commencent à frémir ! Car plus qu'à une expérience sensorielle, c'est à une véritable transe mystico-algébrique que nous sommes conviés.
À l'origine du projet, une tentative explicite de réenchanter le monde. Confirmation immédiate : il en a besoin ! Mais ici pas de pensée magique, car nul n'entre s'il n'est géomètre. « On a remplacé la magie par l'image ; et ce double inversé finit par nous priver d'imaginaire », affirment Barcellos et Biscuit. Alors se succèdent des tableaux qui rétablissent l'ordre des réalités. L'espace scénique devient lui-même lieu de prodige. Le sens de la vie ? C'est l'essence des sens. Le troisième tableau, peut-être le plus animal de tous, met sur le plateau les mouvements saccadés d'étranges créatures aviaires sur un plancher de grilles aux ombres aléatoires. Un bon résumé du projet : la rencontre du corps et de la pensée, de la nature et de la technique.

> « L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel »

Le pari est aussi multidisciplinaire que multidimensionnel. Il réussit l'exploit de traverser obliquement les mondes parallèles : le monde du vivant et de sa chair éternellement mouvante ; le monde de la musique et des vibrations primordiales (les cordes vocales de Camille Joutard rivalisent avec celles de la diva Plavalaguna) ; et, surtout, le monde du quatrième élément et de la métaphysique. Le numérique n'est pas ici la scorie froide d'un dispositif branché. Il permet une divulgation de l'indicible que n'aurait pas reniée le Kubrick de « 2001, l'Odyssée de l'espace ». Il est la représentation du cantique du quantique !
Car « Théorie » est avant tout un spectacle de danse gnostique. Ce qu'il cherche, c'est la manifestation des essences, le retour à la source primordiale. Il se faufile dans le microcosme et laisse résonner l'infiniment grand… Le deuxième tableau (« L'œil unique ») est celui du prophète cyclopéen qui traverse la scène en de gracieux mouvements d'une sorte de taï chi cosmique… Confronté à un dessin d'Escher en trois dimensions peuplé par des créatures issues d'encyclopédies de la Renaissance, on se laisse happer par le souffle ontologique. Entre le manuscrit de Voynich et le « Codex Seraphinianus », voici une imagerie alchimique médiévale et archétypale sur laquelle on attend l'exégèse d'un C. G. Jung.
Le tissu translucide qui interfère entre le regard et la scène, et sur lequel sont projetés des mandalas, est le voile d'illusion du monde phénoménal, la Mâyâ de la tradition védique. C'est sur lui, en toute logique, que monologue la tête pensante du dispositif (incarnée par la comédienne Florence Ricaud). Entre sermon philosophique et leçon de sciences non euclidiennes, le discours convainc toutefois de façon très inégale, et mériterait de s'appuyer sur un déroulé narratif plus construit (on attend la version longue du spectacle).
En bref, « Théorie » détient toutes les promesses et toutes les clés du théâtre de demain, immergé dans le virtuel avec une exigence, un humour et une intelligence peu communs. Il applique aux arts de la scène la définition d'André Breton : « L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel. »

GEEK AND GLEE

— par Célia Sadai —

Si vous gardez un souvenir impérissable de votre première fois à la Géode en 1987, de votre première fois au Futuroscope de Poitiers en 1993 et de votre première fois à Eurodisney en 1995, vous allez aimer « Théorie des prodiges », monté par le collectif Système Castafiore (Marcia Barcellos et Karl Biscuit) aux Hivernales et coproduit par le Théâtre national de Chaillot.

Vous ferez néanmoins un saut dans le temps, histoire de mettre à jour votre IOS Yosemite – ou Windows, si vous êtes plus qu'un geek poseur vêtu d'un bonnet Carhartt. Car ce spectacle s'adresse à un nouveau public, les geeks romantiques, qui croient dans l'union prophétique de la technologie et de la poésie, à l'union taboue d'un transhumain et d'un hubot (ici, je teste votre geekitude). Côté scène, des lignes partout offrent d'incroyables perspectives et donnent de la profondeur à une arrière-scène totalement virtuelle. Bienvenue dans la réalité augmentée. Rien n'est tangible, tout est déréalisé, y compris le corps des danseuses qui s'exécutent derrière un quatrième mur. Commençons par ce quatrième mur : un panneau qui voile juste un peu ce qui se passe derrière, assez pour que l'on bascule dans une expérience sensorielle teintée d'étrangeté. Ce panneau sera aussi le support de projection d'un coryphée en perruque rose qui part en quête, dans une série de petits films, de ce qui fonde l'essence de l'homme. Ambitieux programme qui convoque la logique euclidienne, de la philosophie un brin obscurantiste et illuminée, des paraboles sur des nombres premiers… Mais bon, je suis nulle en sciences, alors j'écoute ça comme une fable pour les enfants.

> La poésie, c'est justement ça, une vision

Derrière ce quatrième mur, l'expérience de l'usager se poursuit. Oui oui, je ne parlerai pas du spectateur mais de ce que les geeks nomment « UX » (User Experience) pour décrire l'empire des sens qui s'empare de nous usagers, nous connectés. Sur la scène, certains tableaux atteignent un effet de totalité, et je me dis qu'ils ont bien dépensé leurs subventions. Les danseuses offrent une succession de ballets aériens, certaines sont même en lévitation, et les costumes, très inspirés, sont d'une finesse remarquable. Et puis il y a des hologrammes assez dingues qui s'invitent gracieusement sur scène, et qui m'évoquent des anges en 3D plutôt que des spectres en 3D (version ratée du personnage numérique). Enfin, il y a cette chanteuse lyrique de cantiques en latin, qui me rappelle la cantatrice du « Cinquième Élément » qu'avait campée Maïwenn il y a vingt ans. Le décor visuel, quant à lui, apporte la touche finale de cette composition mystique, avec des symboles hermétiques, des lignes piquées à la théorie des cordes, des soleils chamaniques…
En somme, « Théorie des prodiges », c'est une vision. Et la poésie, c'est justement ça, une vision, qui ne se débarrasse pas pour autant de la réflexion, car pour obtenir cet effet hallucinatoire il a fallu sans doute s'asseoir souvent de l'autre côté du quatrième mur et nous aimer beaucoup, nous usagers, pour nous offrir un parcours sensoriel aussi étrange que troublant. Le seul bémol reviendra au coryphée, dont la narration crée des liaisons un peu trop floues à mon goût entre les tableaux. Attention au primat de la perception, il rôde toujours autour des esthètes.

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

© Karl Biscuit

OFF **THÉORIE DES PRODIGES** DE MARCIA BARCELLOS, KARL BISCUIT
10 > 20 JUILLET 2015 À 21H45 — **LES HIVERNALES**

COULISSES

LE PARTI DE LA FANTAISIE

Karl Biscuit est metteur en scène, compositeur et concepteur image de la « Théorie des prodiges ». Je le retrouve avant son spectacle autour d'un verre. Alors que nous parlons de réenchantement du monde, à quelques pas de nous un enfant hurle des tubes assourdissants dans un micro tendu par sa mère.

« J'ai démarré comme musicien et compositeur. J'ai beaucoup composé pour le théâtre et la danse. Ensuite j'ai glissé vers la collaboration artistique, puis vers la mise en scène. Je voulais pouvoir inventer ce qu'en tant que spectateur j'aurais eu envie de voir sur scène.
J'ai été formé par Alwin Nikolais, chorégraphe et maître de l'art cinétique. La vidéo est de plus en plus souvent intégrée au monde du spectacle. Personnellement, je la considère comme un moyen particulier d'éclairer la scène avec trois projecteurs. Je crois à la transversalité entre disciplines, je ne hiérarchise pas la musique, la danse, la lumière et le son. Ils forment un tout. Le théâtre est un espace vide, un temps, que l'on réinvente au moyen des corps et de la lumière.
Notre parti pris esthétique et politique est la fantaisie. Tout en le considérant comme nécessaire, nous nous distinguons d'un théâtre social dont l'engagement passe par l'austérité et un discours énervé. Notre filiation est autre : nous revendiquons le droit au fantastique, à la légèreté, à l'humour, au merveilleux. Ce n'est pas un désengagement du monde, c'est un désir de contrecarrer l'horreur du monde par de la beauté, de la beauté simple. Ne pas ajouter du laid au laid, ne pas céder à un monde crépusculaire et à ses représentations macabres ou scatologiques. Retrouver de la joie. Cette position nous met en marge, il est difficile de nous étiqueter. Nos modèles sont Georges Méliès, Jacques Tati, Jacques Demy. Nous adorons aussi Miyazaki, le dessin animé, l'heroic fantasy, Tolkien, les cultures numériques. La culture "geek" en fait.
Marcia [Barcellos] et moi avons fondé notre compagnie, Système Castafiore, en 1990. Nous avons une trentaine de spectacles derrière nous. Cette année nous présentons en création à Avignon la version courte d'un projet en cours, dont la forme définitive sera donnée à l'automne au Théâtre national de Chaillot. Nous avons cherché à offrir un moment calme, doux, enchanteur au sein de l'agitation avignonnaise et de la furie générale.
Le mot "théorie" est un gag, nous n'élaborons pas de théories mais nous invoquons les mondes magiques, en référence à une époque d'avant la rationalité scientifique où les phénomènes naturels étranges comme les comètes, les monstres, les difformités restaient inexpliqués. Ces "mondes possibles" ont été évacués par la connaissance scientifique, mais ils resurgissent aujourd'hui par le biais de la science elle-même : le principe de Heisenberg, la physique quantique, la théorie des cordes. Nous avons travaillé à partir d'un ensemble d'enluminures datant du xvie siècle et redécouvertes récemment, le manuscrit d'Augsbourg, qui recensait les prodiges, miracles et signes divins survenus depuis les temps bibliques. Cette référence à la Renaissance ne se veut pas nostalgique ou iconoclaste, nous la récupérons pour nous inscrire dans l'ultramodernité. Ainsi, la bande-son mixe des arrangements de John Dolan avec des chants du xvie siècle.
Notre équipe a vu plein de belles choses au festival : Gaëlle Bourges, très élégant, Lambert, pour la lumière et les chorégraphies, "Femme non rééducable", avec une très bonne Maud Narboni, "Braises", hard mais bien apparemment, et le concert des Dakh Daughters. »

Propos recueillis par Pénélope Patrix

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
mardi 21 juillet 2015

REGARDS

OFF UN HOMME DEBOUT

DE AIMÉ CÉSAIRE — MISE EN SCÈNE STÉPHANE MICHAUD
4 > 25 JUILLET 2015 À 17H25 — **ESPACE SAINT MARTIAL**

INSURRECTION POÉTIQUE

— par Sandrine Meslet —

Assis au sol, les jambes repliées devant lui, David Valère récite un extrait du « Cahier » de Césaire face à la lumière. Soudain, une chanson de Francky Vincent interrompt la récitation, elle est suivie d'une publicité sur l'île de la Martinique. Ses femmes, ses plages. Déflagration.

Le comédien doit des explications, il les donne. D'abord, clarifier les mots de Césaire qui échappent au spectateur puis l'aider à cheminer. Amical et vibrant, Valère nous prend la main. Il s'étonne d'un vers, « les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victimaire », pour extraire sous nos yeux son caractère brutal et nécessaire. Rien n'est lisse à Fort-de-France, « la grande nuit immobile », celle de la colonisation, n'a pas fini de parler. Elle ne doit pas se taire.

Allongé, prostré, le comédien apostrophe, ordonne puis déclame l'enfance, les saisons martiniquaises, le quotidien flamboyant. Soudain, la frénésie s'empare du lui. Juché sur le baril de rhum, il vacille. « Les Antilles dynamitées d'alcool » s'incarnent. Tombé à terre, il s'endort recroquevillé. Les mots de Césaire, le corps de Valère, tout m'enveloppe, tout devient vital.

La danse reprend, le corps se dévêt. Les mains liées dans le dos, il s'effondre assommé de coups mais renaît, se lance dans un nouveau round et clame « Nous survivrons ! ». L'attaque devient frontale, le baril menace le public. Alors, le comédien frôle ses tétons, touche son sexe, s'accroupit en imitant le singe. La performance dure, Valère impose l'insoutenable vision, revient avec une banane, mime un coït avec le baril. La salle est silencieuse, le premier rang se fige. Malaise et fascination se disputent la primeur.

Puis tout change, Valère s'approche, sourit en distribuant rhum et chocolats de la discorde dits « têtes de nègre » mais fourrés de « blanc battu ». On jubile en applaudissant à tout rompre.

CHUTE DU MUR

— par Célia Sadai —

Ma bouche sera la bouche des malheurs de ceux qui n'ont point de bouche. » Parce que Aimé Césaire a tout de même écrit les meilleures punchlines du xxe siècle – d'ailleurs Christiane Taubira n'a jamais manqué de les lui piquer –, j'ai eu envie de découvrir le spectacle qui se joue à l'Espace Saint-Martial, « Un homme debout », dans une mise en scène de Stéphane Michaud et d'après le célèbre « Cahier d'un retour au pays natal ». Je redoute un peu le cours magistral sur la négritude, Senghor, Damas, tout ça tout ça. Mais finalement la bibliothèque doit être fermée, car la mise en scène renonce à la lecture, pratique non théâtrale pourtant préférée par 80 % des compagnies du OFF cette année. Bref, je suis ravie de tant d'audace : dans « Un homme debout », on ne lit pas, on remue son corps sur de la musique et on reconnaît publiquement que le « Cahier d'un retour au pays natal », c'est un peu hermétique quand même.

Sur scène, un comédien hyperactif raconte ses origines et celle des Martiniquais en manipulant un baril de fer, un peu comme Peter Pan voyage au Pays imaginaire depuis sa chambre à coucher. La tempête gronde, il embarque sur un radeau, « lit de planches d'où s'est levée ma race », dans un tableau sur la traversée transatlantique. Un dispositif un peu trop minimaliste à mon goût, qui ne parvient pas à rendre moins opaques les vers d'Aimé Césaire. Et puis pour être honnête, j'aime pas qu'on brise le quatrième mur, j'aime pas qu'on joue à des quiz « négritude » avec le public, et j'aime pas voir les acteurs de trop près. Comme dit ma mère, « Chacun à sa place et les cochons seront bien gardés ». Mais je ne peux pas déconseiller ce spectacle, car ce comédien, David Valère, est doté d'une énergie vitale dont je suis jalouse, ce type d'énergie carrément résiliente qui ne « regarde pas à la dépense », comme dirait l'autre.

IN FUGUE

DE SAMUEL ACHACHE
15 > 22 JUILLET À 22H — **CLOÎTRE DES CÉLESTINS**

TARZAN FUGUEUR

— par Armen Verdian —

À l'instar de la figue, qui peut à l'occasion être mi-raisin, la fugue est un art aux visages multiples. Musicalement, elle permet la superposition de plusieurs voix d'importances égales qui se répondent à partir d'un sujet identique. Au théâtre, le genre était à inventer. La tentative de Samuel Achache, moins rigoureux que Bach mais nettement plus hilarant, pourrait se résumer comme suit.

En partant d'une situation donnée, si possible totalement loufoque (comme une mission scientifique en Antarctique), chaque scène répond à celle qui précède en utilisant TOUS les moyens du bord de CHACUN des comédiens-musiciens, convoqués ensemble et en solos. Leur virtuosité musicale, d'accord, mais aussi l'intégralité de leurs réserves de créativité délirante, leurs clowns les plus implacablement timbrés, leurs obsessions grotesques et tous ces talents cachés qui auraient dû le rester jusqu'à la tombe.

La scène de travaux pratiques détaillant l'art de confectionner un maillot de bain avec du ruban adhésif pour gagner une compétition de natation en solitaire dans une baignoire en est un exemple éclatant. Comment ne pas y voir une forme de fugue, puisqu'il n'aura échappé à personne qu'il s'agit là d'une réponse au «Tarzan» de Johnny Weissmuller, magnifiquement transposé à la banquise de notre temps ?

Enfin, preuve est faite que fugue et évolution ne sont pas antinomiques. Mieux que Tarzan, qui passait du discours au cri primal pour exprimer l'indicible et habiller les transitions, nos aventuriers du pôle sud, eux, prolongent plus subtilement les mots en musique et en chants. Et si on ne peut enlever à Tarzan son grand OUI à l'appel de la nature, il restait plus sommaire que ce grand OUI à l'improvisation créatrice minutieusement retravaillée et maîtrisée par des comédiens de grand talent.

ALERTE ENLÈVEMENT !

— par Jean-Christophe Brianchon —

Dans un communiqué, Olivier Py nous informe de la « disparition suspecte de Samuel Achache » (APF), metteur en scène et acteur programmé au Festival d'Avignon. En l'état actuel des choses, les enquêteurs privilégient la piste de la fuite, le jeune Français semblant traverser une période de troubles (source proche du dossier) et ayant présenté dernièrement une pièce de théâtre au titre équivoque (« Fugue »). À la veille de sa disparition, l'individu présentait d'ailleurs cette pièce, qui n'a pas manqué de laisser les spectateurs dans un état de confusion. Au terme de plus d'une heure d'un spectacle émaillé de quelques belles déclarations, rares sont ceux qui compreniaient comment l'artiste avait pu se laisser aller à tant de bouffonnerie compte tenu de la prétention du projet. Sur un papier laissé à l'agence de communication Opus 64 (que la police criminelle suppose en lien avec l'Opus Dei), l'individu invoque même le « carcan cosmologico-philosophique » pour parler de son œuvre, alors que sur scène un acteur s'entoure le sexe de scotch avant de nager le crawl dans sa baignoire. Interpellé à proximité du lieu de la représentation, le metteur en scène Vincent Macaigne confirme que son ami traversait une période de « désordre artistique ». En larmes, la star a même déclaré craindre d'être « à l'origine de cette situation », ayant contraint l'acteur à déclamer nu un texte du dramaturge indien William Shakespeare (Avignon 2011). Malgré cette disparition, le collectif La Vie brève, dont Samuel Achache fait partie, a décidé de continuer à jouer la pièce jusqu'au 22 juillet. Sans nouvelle de lui d'ici là, les enquêteurs se tourneront vers la piste criminelle. Quant à eux, les critiques de théâtre préfèrent croire à la faute de parcours non assumée.

OFF Z'OMBRES

DE ISABELLE PIROT — MISE EN SCÈNE AURORE FRÉMONT
4 > 26 JUILLET À 17H25 — **THÉÂTRE DU BALCON**

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

— par Flore Chapuis —

Marcel Proust n'est certainement pas le seul artiste à se questionner sur le temps. Parmi les penseurs de la-course-des-aiguilles, on comptera également Isabelle Pirot, à l'origine de la trame narrative de la pièce, mais aussi incarnation sur scène de la « moi-vieillie ».

17 h 25. La salle se plonge dans le noir, on n'entend plus que le doux bruissement des rideaux qui se lèvent. La voix off résonnant dans l'obscurité précipite le spectateur dans ce chant de l'Ombre. Lorsque la lumière des projecteurs inonde de nouveau les planches : deux femmes, la même, à deux âges différents ; deux femmes qui s'interrogent sur l'inévitabilité de la sénescence, dans un dialogue solitaire.

Le choix de la mise en scène (Aurore Frémont) rend compte de cette esthétique du double. Les ombres – au pluriel, comme l'indique le titre – prennent possession de la totalité de l'espace scénique, tantôt projetées sur les murs ou derrière les deux pans de rideau, par un jeu de lumière parfait, tantôt matérialisées par une diction de l'écho, les cris de la Jeunesse et de la Vieillesse, allégorisées, déchirant le silence à l'unisson.

Il arrive aussi que le double devienne antinomie. Pas une antinomie fond/forme, non. Une antinomie fond/fond. Si la pièce se présente comme un éloge de la vieillesse, elle met pourtant en scène l'angoisse de la dégradation du moi, dégradation incarnée par le personnage d'I. Pirot, gagné par une perte progressive de la mémoire.

Mettre en scène la fuite du temps n'est certainement pas chose facile, une petite heure seulement, pour rendre compte de l'immuabilité et de l'aspect éphémère de la vie. Pourtant, seul léger bémol : la pièce traîne – paradoxalement – parfois en longueur.

INTROSPECTION BOURGEOISE

— par La Jaseuse —

Le temps qui est passé trop vite, les souvenirs qui s'éloignent, la force qui nous quitte, les amis qui s'en vont, l'expérience de la mort qui se rapproche… C'est un vaste programme que déploie le texte d'Isabelle Pirot, retouché pour deux comédiennes à l'occasion de ce Festival d'Avignon.

Une femme d'un « certain âge » se livre à nous, les pupilles mouillées, suivie de près par son double, plus fraîche, plus vive, sa part de jeunesse, celle qu'elle était et qu'elle est encore (toujours ?). Car « Z'Ombres » est avant tout une revendication qui se compose de deux grands cris : « Je suis toujours jeune » et « Je ne veux pas mourir ». Isabelle Pirot incarne cette parole plaintive accompagnée de sa fille, Marie Frémont, mutine et cabotine ombre de l'âge, le tout orchestré par Aurore Frémont, cadette de la famille. Tout commence avec la visite à l'amie malade, on se confronte à la mort, on réalise que ce sera bientôt notre tour. Eh oui, la fin des autres est tout de même bien moins intéressante que notre propre fin. Et moi, et moi, et moi. Qu'est-ce que je vais devenir, moi ?

S'ensuit une tirade autocentrée, bourrée d'interrogations vaines et de miserere. Tout en mimiques enfantines, les comédiennes accentuent leur âge en refusant les rides et les traces vivaces que la vie leur a inévitablement laissées en cadeau. On déblatère sur la mort, la mort qui tue, la mort qui pue, on est dégoûté par le déclin du corps, de la peau, des muscles, de la féminité. Cette pièce qui se voulait un pied de nez à la fin inéluctable qui approche en devient morbide. Souci bourgeois que d'être obnubilé par la seule chose de la vie à laquelle on ne puisse rien. Fantasmer sur le néant plutôt que de profiter de ce qui est entre nos mains. Quelle ingratitude.

OFF NARCISSE — CLIQUEZ SUR J'AIME

DE ET AVEC NARCISSE — MISE EN SCÈNE GÉRARD DIGGELMANN
3 > 26 JUILLET 2015 À 20H50 — **AU COIN DE LA LUNE**

iTHÉÂTRE

— par Barthélémy Fortier —

Une voix grave, mesurée et posée. Un crâne rasé. Ce Nosferatu version xxie siècle, c'est Narcisse. Ici, au théâtre Au coin de la rue, il nous offre la découverte d'une nouvelle forme théâtrale, moderne et innovante : un théâtre numérique ! Il ne se sert pas des écrans comme de simples supports mais en fait bel et bien les acteurs principaux de son spectacle.

Ici l'écran est omniprésent. Narcisse passe de la scène à l'écran, allant même s'imposer jusque dans notre smartphone. Ne cessant de briser ainsi les codes, il parvient à connecter la salle et la scène via les écrans. Il joue des barrières entre physique et numérique, entre l'humain et la machine. Narcisse se fait ici le représentant de notre époque, celle de l'image.

Il oppose ce surplus d'écrans et de technologie à son personnage froid et distant, socialement autiste. Ce personnage souligne à quel point ce monde d'écrans nous enferme et empêche tous rapports humains. Ici, il oppose le texte à l'image. Par la voix du slam, enchaînant des textes aussi drôles qu'intelligents, il fait le procès d'un monde qui oublie l'humain.

Il critique la surconsommation en se demandant « qui nous vend nos rêves », en s'interrogeant sur les réseaux sociaux, en rappelant que « tous les jours on voit des "J'Aime" mais jamais un "Je t'Aime" » ; le besoin de perfection et de technologie en inventant une iWife, ainsi que notre narcissisme en prônant « un monde meilleur, pas un monde de meilleur, on vit pas dans le "Guinness Book" ».

Le slameur nous met face à notre société et nous présente ses écrans comme des miroirs de nous-mêmes dans lequel se reflète le narcissisme de notre époque.

Par ce spectacle novateur et ultramoderne, Narcisse se positionne face à un monde de l'image de plus en plus oppressant, et rappelle que les mots sont ce qu'il y a de plus important ! Un mot a pouvoir de vie ou de mort. Rien n'est plus capital et nécessaire que la parole. « Partout où il y a des morts, il y a des mots. »

LE RÉEL ET LE VIRTUEL

— par Coralie.T —

À l'heure où le numérique envahit de plus en plus l'espace scénique, nous pourrions redouter d'assister à une de ces mises en scène qui prônent l'utilisation de lumières et de vidéos à outrance, allant jusqu'à écraser totalement le jeu de l'artiste. Ce fut ma crainte les deux ou trois premières minutes, mais très vite j'ai été fascinée (ou hypnotisée ?) par cette succession de vidéos en adéquation avec le jeu. C'est une véritable performance qui relève presque de l'installation plastique. De manière très surprenante, l'écran comme support de projection devient subitement transparent par un jeu de lumière. Narcisse franchit cette dimension et quitte la scène pour entrer dans l'image et inversement jusqu'à ce que nous ne sachions plus où se trouve la séparation entre virtuel et réel. Il entre en interaction avec l'écran, le fait vivre et l'habite. Il poussera la stupeur jusqu'à intégrer les écrans de vos téléphones portables durant la représentation.

Cependant, Narcisse n'est pas seulement vidéaste, accompagné à la guitare électrique par Pierre Gilardoni, il est avant tout une voix. Avec ses allures graves et sérieuses, sa voix de basse, il apparaît aux yeux du spectateur comme une sorte de prophète, qui nous entraîne avec lui de l'autre côté du miroir et qui nous met en garde face au danger des mots et de la place de plus en plus incontrôlable du numérique. À travers le slam et avec une diction et un débit assez déconcertants, Narcisse joue et jongle avec les mots, leurs sens, leurs pouvoirs, leurs sonorités et surtout l'impact qu'ils ont sur nous-mêmes. Tout comme avec la vidéo qui prenait le pouvoir sur nos écrans, Narcisse nous montre à quel point il est aisé de contrôler la parole de l'autre.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Lilian Lloyd —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

D.R.

Quel est ce quatrième mur dont on nous parle tant ? Peut-être simplement un petit mensonge que nous partageons. Les spectateurs se savent dans une salle de théâtre. Les comédiens se savent sur scène et connaissent leur texte (enfin, on espère !). Les régisseurs ont leur conduite devant les yeux et connaissent les lumières et les sons à envoyer. Plutôt qu'un mur, je parlerais alors de ce petit mensonge qui crée le lien entre toutes ces personnes et crée la communion au moment venu. De cela naît l'empathie (« L'empathie-kinesthésie », me disait souvent mon professeur de pantomime, je lui rends hommage…). Et la voilà, l'émotion répétée cent fois avant d'être rendue sur scène plus vraie que nature pour venir toucher les cœurs de l'audience qui, par sa propre histoire, la renverra au comédien. Dans le meilleur des cas, nous voilà alors tous unis par ce petit mensonge « Je suis au théâtre ». Et notre travail, à nous, artisans des mots et des affects, est de tenter de faire oublier que vous y êtes, justement, au théâtre… D'un côté comme de l'autre, ce mur n'existe pas. Et pourtant… J'ai vu trop de spectacles qui ne s'adressaient qu'à eux-mêmes et tant de comédiens qui parvenaient à transformer cette ligne imaginaire du mur en miroir pour y faire refléter leur nombril à chaque réplique. Je suis venu à cet art par nécessité, de partages, d'envies d'aller à la rencontre du public et par réaction épidermique à ce que mes études théâtrales me forçaient à voir. J'entends encore ce metteur en scène très en vogue à l'époque répondre à ma candide question du « Pourquoi son spectacle », auquel je n'avais pas pipé mot, me répondre : « Quand on n'a pas les références, on ne peut pas comprendre… » Et puis, mon chemin s'est illuminé de belles présences, comme les textes du Durringer ou l'apprentissage du clown de la commedia dell'arte par la sublime Nicole Félix, dont le plaisir ultime était de me laisser seul, grimé, sur scène en me lançant « Fais-moi rire ! ». « Combien de temps ? » osais-je demander. « Trente minutes », qu'elle rétorquait, allumant une nouvelle cigarette. Je suis tombé amoureux de ce mensonge qui fait ma vie depuis vingt ans et qui me donne le sentiment d'exister seulement quand je le pratique. Alors, quatrième mur, oui ou non, je ne sais pas. J'avance, écris, mets en scène et joue (si bien entouré) en mettant l'humain au cœur de mon projet, entre les trois murs que chaque salle m'offre. Qu'il existe ou non ce quatrième mur, la seule vérité qu'accepte ce petit mensonge, c'est qu'aux saluts, les cœurs, de chaque côté de la scène, battent un peu plus…

Lilian Lloyd, auteur « pas encore mort » parmi les plus prolixes de sa génération : près de 40 pièces à son actif. Compagnie Des Accordés : « Viens, on s'en fout ! » (La Petite Caserne), « Si tu me quittes, je viens avec toi ! » (Attila Théâtre).

Demain la réponse de Jade Herbulot et Julie Bertin.

LETTRE À…

— Par Marcel Zang —

… ALAIN F.

Cher Alain, je vais donner ici suite à ton article paru dans le journal « L'Humanité » – où tu faisais part de tes réflexions de metteur en scène et de comédien sur « Exhibit B », une œuvre du Sud-Africain Brett Bailey, cette installation qui reproduit un zoo humain avec des acteurs noirs muets mis en cage. Ce spectacle, en représentation à Paris, a provoqué des manifestations hostiles de la part de la communauté noire.
J'ai vu « Exhibit B ». Et je me range à ton avis. Il n'est pas question d'en appeler à sa censure. Comme tu l'as si bien dit, « censurer c'est donner raison à toute censure ». Il n'empêche qu'avec « Exhibit B » Brett Bailey nous ressert du connu à la louche, des plâtrées de stéréotypes. Les Noirs ne lui en demandent pas tant. De l'inconnu, de l'inattendu, et même de l'étonnement… de la lumière, hurlent-ils depuis six siècles. L'œuvre d'art non plus ne peut se satisfaire que du connu. Toute œuvre d'art exige de l'inconnu, de l'invisible. Comme dit Paul Klee, « L'art ne restitue pas le visible, il rend visible ».
Que seraient le visible sans l'invisible, le plein sans le vide et Antigone sans Créon ? Elle croupirait sûrement d'ennui, à torcher sa ribambelle au fond d'une impasse. Chose impossible, bien sûr. Sans Créon, Antigone ne serait pas, tout simplement. Non, il n'est pas d'œuvre d'art qui puisse faire l'impasse du plein et du vide, de l'ombre et de la lumière, de la victime et du bourreau… En somme du rythme, du jeu.
Jouer c'est aller de l'un à l'autre, du connu à l'inconnu. Et si l'autre, l'inconnu, est ce qui nous ouvre à l'infini et à la fiction, l'autre est surtout et d'abord la limite. Et dès lors qu'on franchit cette limite, on prend un risque. En somme, l'autre, c'est le risque et le lieu où s'exerce le jeu.
Ainsi il n'est pas de jeu sans limite, sans altérité – qui fonde toute liberté. Et la pornographie supposant toute absence de jeu, car ne comprenant pas de limite, il apparaît clairement qu'avec « Exhibit B », de Brett Bailey, soutenu avec les deniers publics, nous nous trouvons bien face à une œuvre pornographique, totalitariste – où régneraient le tout visible, le tout connu, l'absence de rythme. Et nous voilà définitivement largués à des distances de l'œuvre d'art.
Bien poétiquement à toi

Marcel Zang est né en 1954 au Cameroun. Dramaturge, poète et nouvelliste, il a fait paraître nombre de ses textes dans des journaux, magazines, revues. Prix SACD 2010 Nouveau Talent Théâtre. Dernier ouvrage publié : « Pure vierge » (éd. Actes Sud « Papiers »). L'auteur vit et travaille à Nantes.

En partenariat avec le CnT

LE FAUX CHIFFRE

XVIIe

C'est le siècle depuis lequel le IN et le OFF ne communiquent plus entre eux.

HUMEUR

« JE VOUS EMBRASSE PAS J'AI PAS EU LE TEMPS DE PRENDRE UNE DOUCHE AVEC CES SPECTACLES QUI DURENT 3 HEURES.

— @philippenoisett —

I/O MICRO

@MARIESORBIER —
Merci DarkCircus, un jeune public qui considère les enfants comme des êtres sensibles à la poésie pas gnangnan #rare #iomicro @FestivalAvignon

@AUDREYVERNON —
Deuxième critique sur @IoGazette
Si ce journal pouvait exister tous les jours à Paris… La vie serait différente

@COMPAGNIELAPALM —
Coup de <3 @ThtreGiraSole pour 1h avant la mort de mon frère http://bit.ly/1Mjh39S #iomicro @IoGazette

@AMERIQUEBECOISE —
Si à 50 ans tu as été publié-e dans @IoGazette, tu as réussi ta vie.

@BLEROY5775 —
@IoGazette un autre mur se dresse progressivement : lorsqu'on s'entend répondre «plus de place» alors que l'on veut réserver #Avignon2015

@MHIRSCHOFFICIEL —
[MadameK] fable magnifique qui apaise l'âme & enchante les yeux! Et qu'on pourrait sous-titrer «Sauve qui Peur»! #iomicro #off15 @IoGazette

@TH_COTE_COEUR —
Bouleversée par LAPIDEE. Par le thème et l'interprétation. #OFF15 #iomicro

—
Twittez : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE
COMPARTIMENT CRITIQUES

— Par Arnaud Laporte —

En juillet 2006, à l'entracte de « La Flûte enchantée », au Festival d'Aix-en-Provence, le critique lyrique d'un quotidien du matin me demande, à propos du metteur en scène : « Mais c'est qui, ce Krystian Lupa ? » J'ai souvent raconté cette anecdote qui illustre pour moi l'un des maux les plus pernicieux qui frappent le monde de la critique : le cloisonnement.

Les raisons en sont multiples, sans doute, et les rédacteurs en chef qui assignent des compétences très délimitées aux plumes de leurs journaux dès lors qu'il s'agit de théâtre, de danse ou d'opéra – pour le cirque ou les arts de la rue, on peut penser que c'est le jeu de la courte paille qui en décide ! – ont leur part de responsabilité. Mais il me semble malgré tout que les critiques elles-mêmes et eux-mêmes jouent leur rôle dans cet état de fait. ATTENTION, LA SUITE DE CE TEXTE CONTIENT DE GROS MORCEAUX DE GÉNÉRALITÉS !
Pourquoi si peu de critiques de théâtre vont-ils voir de la danse – sauf quand le Festival d'Avignon y consacre autant de place – ou de l'opéra ? Pourquoi si peu de critiques de théâtre sont-ils au fait des tendances de l'art contemporain, des musiques, voire de la littérature ? Face à elles et eux, des artistes qui toujours davantage se nourrissent de tous les arts, présentant sur les plateaux des univers construits à partir de textes, bien sûr, mais aussi d'œuvres plastiques, de musiques d'horizons très divers, de cinéma, de romans graphiques et de toutes sortes de cultures savantes et/ou populaires.

« Combien de voix vraiment libres dans ce métier ?

Pourquoi demander aux artistes de nous donner à voir le monde dans toute sa complexité si soi-même, dans son propre domaine, on reste dans sa zone de confort et d'expertise ? Les pratiques artistiques du xxie siècle sont de plus en plus transversales, mais la critique, elle, demeure disciplinaire.
Si je parle ici des critiques de théâtre, il en va de même dans les autres disciplines, et je suis tout aussi triste de constater que bien peu de critiques littéraires ou d'arts plastiques vont au théâtre, par exemple, ou que peu de critiques musicaux sont au fait des tendances de la littérature contemporaine. On aura bien compris mon propos et ma déploration, qui rejoignent aussi une autre de mes préoccupations majeures concernant la critique : combien de voix vraiment libres dans ce métier ? Et je parle d'une liberté qui inclut aussi l'inconscient du critique, si souvent préparé a priori à aimer ou à descendre en flammes telle ou telle production. Nous le savons tous, nous qui apprécions le théâtre et lisons la presse : on songe bien souvent que l'on aurait pu écrire le papier d'Untel ou d'Unetelle avant d'en prendre connaissance, sachant pertinemment ce qu'il ou elle allait dire ou penser. Tristesse. En ouvrant davantage leur champ d'expertise, en se confrontant à d'autres pratiques, d'autres esthétiques, mais aussi à d'autres artistes, les critiques de spectacle vivant sortiraient des petits cercles consanguins qui nuisent à la qualité même de leur travail, le plus souvent à leur insu.
Il est vrai que dire du mal d'un spectacle d'une personne que l'on aime bien, avec qui on a pu parler, échanger, pourquoi pas boire un verre, cela n'a rien d'évident, humainement. Mais si l'on respecte une personne, et son travail, il me semble que nous avons un devoir de vérité, qui doit en retour être respecté par les artistes dont nous parlons. Le donnant-donnant est là : dans l'échange de matière à penser, et nulle part ailleurs.

Arnaud Laporte, France Culture.
La Dispute.

Demain la tribune de Judith Sibony.

LE DESSIN

MÉTHODES DRASTIQUES
— par Gamer et Fingal —

www.ventscontraires.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

EN BREF…

Vraiment pas accroché avec le spectacle plein de kitschitude et de geek, censé nous éclairer sur le sens (et l'essence !) de la vie.
Merci, mais non merci.

THÉORIE DES PRODIGES
10 > 20 JUILLET 2015 À 21H45
LES HIVERNALES
—

« Écrire c'est embrasser seulement sans les lèvres. Écrire c'est s'embrasser avec la tête », voilà comment résumer la pièce en une phrase. Léo et Emmi se rencontrent par hasard via internet où l'absence du physique laisse place à l'imagination et à la franchise. Le décor simple et ingénieux manié par les comédiens recentre l'attention sur le duo talentueux. En bref une adaptation du best-seller de Daniel Glattauer drôle et touchante à laquelle on s'identifie facilement.
(Héloïse, 14 ans)

QUAND SOUFFLE LE VENT DU NORD
3 > 26 JUILLET 2015 À 12H55
ARTO
—

Dakh Daughters, 7 Ukrainiennes punkettes et fofolles nous emportent dans leur freak cabaret.
Des textes magnifiques, une énergie folle, une mise en scène éclatante.
On en ressort fans, voire groupies..

DAKH DAUGHTERS
20 > 25 JUILLET 2015 À 19H30
LA MANUFACTURE
—

ALOMEA
Agence de LOcation Meublée En Avignon
RÉSIDENCE ÉTUDIANTE SAINTE MARTHE
HOMOLOGUE CAF
APPARTEMENTS À LOUER À PARTIR DE 388€
WWW.ALOMEA.FR

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Editeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Mathias Daval, Célia Sadai (La Plume francophone), Pénélope Patrix, Sandrine Meslet, Armen Verdian, Jean-Christophe Brianchon, Flore Chapuis, La Jaseuse, Barthélémy Fortier, Coralie T., Lilian Lloyd, Marcel Zang, Arnaud Laporte, Gamer et Fingal.

Photo de couverture :
Aglaé Bory
www.aglaebory.com

N°17 / 21 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF…

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

JUILLET 2015

MAISON JEAN VILAR

AVIGNON

LE RÊVE QUE NOUS FAISONS TOUS

EXPOSITIONS
RENCONTRES
LECTURES
VIDÉOS
BIBLIOTHÈQUE
RADIO
LIBRAIRIE
BAR ÉPHÉMÈRE

© GENEVIÈVE GUEZE

8 RUE DE MONS | 04 90 86 59 64 | WWW.MAISONJEANVILAR.ORG/NEWS